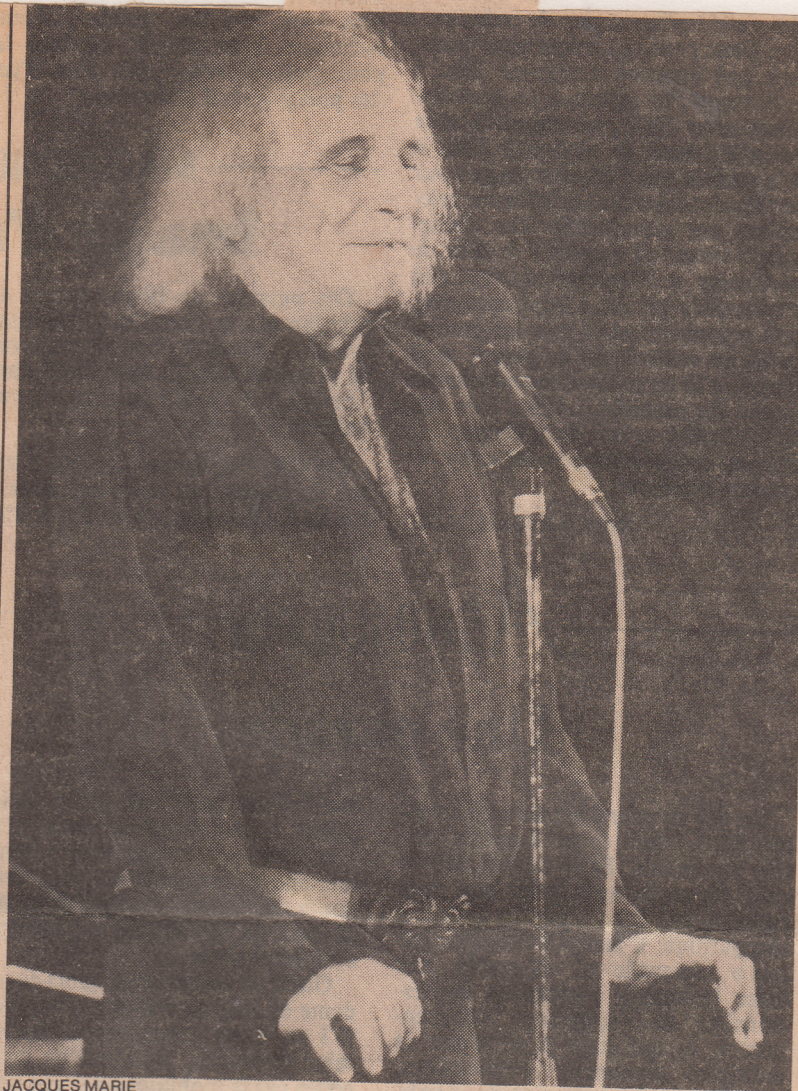


« L'INVITE »



JACQUES MARIE

Le grand Ferré à l'Olympia

Il a quitté les oliviers de Toscane pour respirer un coup l'air de Paris. A compter de ce soir et jusqu'au 14 octobre, il est à l'affiche de l'Olympia. A soixante-huit ans, le poète pète la flamme. On peut en juger, page 11. Il est notre « invité ». Devant Guy Silva, il s'est mis à table. Sacré coup de fourchette !

L'INVITÉ DE « L'HUMANITÉ »

Léo Ferré

poète

Avec son ample chevelure de neige. Avec son regard perçant. Avec ses éclats de voix. Avec la violence des mots. Avec de la tendresse par-dessus tout ça, Léo Ferré impressionne déjà. Il dérange, inquiète, bouscule son auditoire, qui l'écoute dans un silence total. Quel coffre, quel tonus !

Léo Ferré est né le 24 août 1916, à Monaco. Faites un rapide calcul : il a soixante-huit ans. Ferré insiste sur son âge, ironise même volontiers. Lui, il a l'air parfaitement bien dans sa peau, merci. Ceux qui assistent à ses concerts, de Grasse à Creil, de Laval à Brest, peuvent en témoigner. Ceux qui l'approchent de plus près sont du même avis, cet homme-là est un roc. Après avoir chanté pendant deux heures et demie (sans entracte), il vous dit, le plus sérieusement du monde, qu'il n'éprouve aucun signe de fatigue. Pourtant, il a donné le meilleur de lui-même. Il a parlé autant qu'il a chanté, tantôt debout, tantôt assis devant son piano. Poète musicien et musicien des poètes, Léo Ferré est, selon nous, le dernier grand créateur de la chanson française. Près de quarante années de carrière, et, vous l'allez voir, il n'a pas du tout envie de prendre sa retraite, Léo. Des projets ? Il en a plein la tête.

Entre deux chansons, il évoque son enfance, ses premières prises de conscience, ses premières révoltes. De huit à seize ans, il fut interne au collège Saint-Charles, tenu à Bordighera par les frères des Ecoles chrétiennes. « J'étais le numéro 38, se souvient-il. Un moment douloureux de solitude. Au début, cela a été dur, après, on s'y fait. On se levait à 5 h 30, puis c'était la messe, obligatoire ; on mangeait à 7 h 45. A la messe, je me cachais pour lire des livres. Pour moi, il n'y a qu'une école qui tienne le coup, c'est l'école laïque. Je ne comprends pas que cela crée des problèmes, sinon aux religieux, aux gens de droite. Je ne comprends pas le gouvernement, qui s'est « dégonflé ». Et Jules Ferry, il a existé, non ? »

Baccalauréat à Rome, philosophie au lycée de Monaco. Etudes à Paris dès 1935. Et la musique ? Elle le passionne bien davantage que tout le reste. Il retourne à Monte-Carlo, où il est tour à tour speaker, aide-régisseur, bruiteur, à l'occasion pianiste. Il compose ses premières chansons.

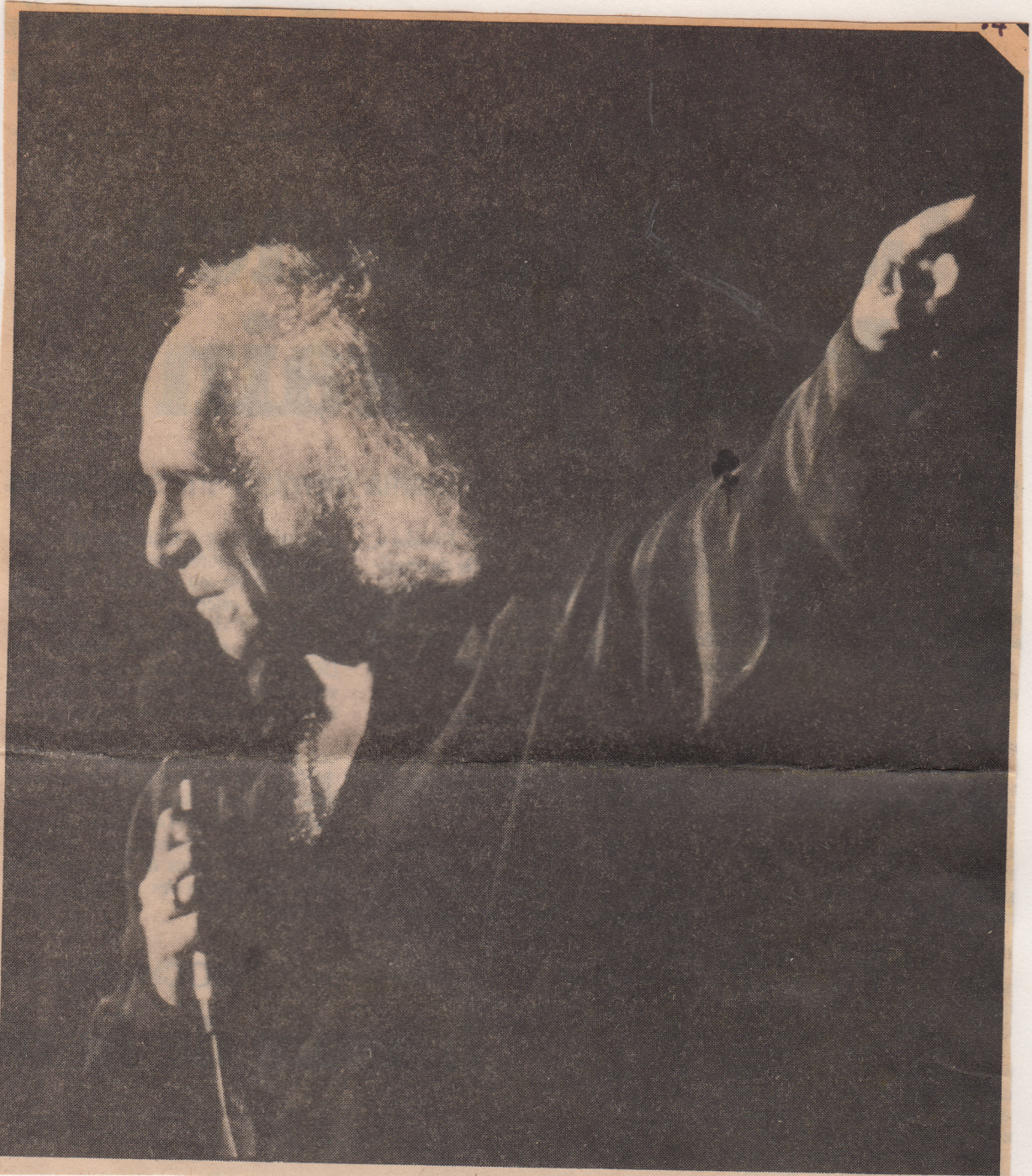
A Paris, cette fois, il essaie de vivre de sa plume et de sa voix. Léo Ferré débute en novembre 1946 au « *Bœuf sur le toit* », où il partage l'affiche avec les Frères Jacques et le tandem Pierre Roche et Charles Aznavour. Puis, il se produit dans quelques-uns des cabarets qui ont poussé dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, au « *Quod libet* », par exemple. Mais il n'arrive pas à faire enregistrer ses chansons ni à les faire éditer. « *Ce n'est pas commercial* », lui répète-t-on.

Le jour où j'ai pu acheter une cartouche
de celtiques, j'étais riche.

Sur scène, j'ai un micro et des lumières :
je suis le tribun des gens qui m'écoutent.

J'envoie des idées dans la rue,
je n'exploite personne.

JACQUES MARIE



La mise en chansons

ENTRETIEN REALISE PAR GUY SILVA

L'Humanité du 1er octobre 84 (3)

LÉO FERRÉ vit depuis plus de dix ans en Italie, dans un bourg de Toscane, entouré de Marie, sa femme, et de ses trois enfants. Il est heureux visiblement là-bas, au milieu des vignes et des oliviers. Le revoir à Paris, où il se fait rare, cela évoque des souvenirs : « *Paname* » et « *Paris canaille* », « *l'Île Saint-Louis* » (« Quand on est une île, on reste tranquille, moi, je vous le dis »); cela évoque « *L'Alhambra* » où il créa « *l'Affiche rouge* », d'Aragon, pour saluer le courage de Manouchian et de ses camarades, « *le Vieux Colombier* », lui aussi disparu, où Ferré commençait à tourner en 33 tours; cela évoque « *Bobino* », qu'on a démoli; cela évoque « *le Temps du plastique* », « *le Piano du pauvre* », « *les Amoureux du Havre* », « *Jolie Môme* », « *le Scaphandrier* », « *Ostende* », « *Flamenco de Paris* », « *Les temps sont difficiles* ».

« *Monsieur, mon passé? Allons donc, quand c'est fini, ça recommence.* » La preuve? Léo revient à l'« *Olympia* », où il n'avait pas chanté depuis douze ans. « *Je voulais y passer avant, mais des événements indépendants de ma volonté m'en ont empêché. En 1975, j'étais au Palais des congrès dirigeant l'orchestre des concerts Padeloup et les chœurs. En 1976, Bruno Coquatrix est venu me voir à trois reprises, en tournée, pour me demander de faire l'« Olympia » avec un orchestre. Je lui ai dit : « Tu sais qu'il n'y a que deux mille places à l'« Olympia », cela va te coûter cher. Il va falloir que tu augmentes le prix des places, et cela je ne le veux pas. Moi, je pense que le spectacle doit être accessible à tous.* » Il m'a répondu qu'il avait une idée.

« *Le directeur du Conservatoire acceptait qu'il engage les cadets, ou, si vous préférez, les élèves constitués en orchestre. Il voulait leur allouer 100 francs par soirée. Eh bien, cela n'a pas pu se réaliser pour des raisons corporatistes!* »

— Aujourd'hui, vous avez votre piano et une bande orchestrale, au demeurant de très bonne facture. N'est-ce pas frustrant?

— *Je préfère, bien entendu, être accompagné par un orchestre, lorsque j'en ai la possibilité. C'est arrivé en Bretagne. Ce le sera en décembre à Nancy, Thionville et Vesoul, où j'aurai autour de moi l'orchestre de Nancy. Je suis le seul « chef » d'orchestre, je mets le mot « chef » entre guillemets, puisque l'on me conteste ce titre et cette fonction. Mais les guillemets, ça éclaire. Je suis le seul qui doit penser aux salaires des musiciens. C'est une entrave considérable. Moi, j'ai chanté avec l'orchestre de Monte-Carlo, avec ceux d'Avignon, de Liège, de Milan, celui de Padeloup. En 1978, j'ai donné cinq concerts dans le département de l'Essonne avec l'orchestre que m'avaient procuré les Jeunesses communistes. On m'a dit : « Tu travailles pour les communistes? » J'ai*

dit : « Oui, regardez, ils m'offrent de bonnes conditions de travail. » Remarquez, les gens de droite pourraient me payer un orchestre, je ne chanterai pas pour eux.

— Votre répertoire 1984 est particulièrement dense. Vous annoncez la couleur d'emblée. Pas de pastel. Du rouge et du noir. Vous tutoyez le public, d'homme à homme. Vous parlez de solitude, de la mort, du pouvoir, de l'anarchie, de l'amitié.

— *En principe, ceux qui viennent m'entendre, c'est qu'ils m'aiment bien. Il y en a beaucoup qui pensent mal politiquement, socialement. On fait de la politique parce qu'on est bien obligé de se défendre dans la société dans laquelle on vit, société, il faut le dire, un peu minable. Les gens, la plupart du temps, sont de*

— Vous avez dit un jour que vous vouliez mettre la poésie dans la rue et dans les juke-box. Pensez-vous avoir réussi?

— *Pas tout à fait. Il y a surtout le rock dans le juke-box, les produits qu'y mettent les marchands américains. La poésie ne se vend pas. Elle ne s'est jamais vendue. La musique véhicule la poésie, ça c'est extraordinaire.* »

Dans « *Aragon et la composition musicale* », Léo Ferré a écrit : « *La rencontre du musicien et du poète est fortuite. Le piano est fauteur de troubles. Quand tout dort dans le cabinet de travail et que la page blanche est le seul recours possible contre les assauts perfides, contre la mélancolie, du mal de vivre et d'écrire, du sentiment vague de*

mon avis. Ils sont contents de m'entendre dire certaines choses, parce que, moi, je suis sur scène : j'ai un micro, des lumières. Je suis un peu le tribun, le porte-voix. Je pense que, si l'on donnait aux gens la possibilité de s'exprimer, ils diraient ce qu'ils ont sur le cœur. C'est vraiment dommage qu'ils ne puissent pas le faire. Il faut quelquefois se mettre en colère. Moi, j'ai une vie indépendante. Je vis où je veux, je suis un peu en marge. Mais je l'ai payé cher. J'ai attendu longtemps.

« *On me reproche parfois de gagner de l'argent. Jamais personne ne m'a donné un sou, n'est-ce pas? L'argent que j'ai, je le gagne quand je travaille. Bon. Eh bien, pour en finir là-dessus, disons que Ford et Fiat envoient des ouvriers dans les usines et font de l'argent avec eux, moi, j'envoie des idées dans la rue et je fais de l'argent avec elles! Cela gêne certains. Moi, non. Je n'exploite personne. Je me souviens d'avoir fait une interview en 1968 avec Brel et Brassens. Là encore, on nous avait posé la question de l'argent. Brassens avait immédiatement répondu ce qu'il fallait répondre : « Nous, si l'on chante dans une salle où il n'y a personne, on ne fait pas un sou; s'il y a du monde, on prend un petit pourcentage sur le billet qu'achètent les gens pour venir nous voir.* »

l'inutilité de « faire », le musicien arme sa clef et part rêver au coin d'un do dièse mineur, il improvise, il s'arrête, il reprend, il souffre. »

Léo Ferré ajoute : « *Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Apollinaire, Aragon, ont profité de la musique. Je ne parle pas seulement de la mienne. Les gens qui ne comprennent pas forcément la poésie, qui ne comprennent pas forcément « le Bateau ivre », s'ils écoutent la musique, cela peut les inciter à revenir au livre pour en savoir davantage. On me dit que j'ai fait beaucoup pour donner une audience plus grande à la poésie, je réponds : C'est un hasard. Je me souviens d'avoir vu un film étant tout petit; je devais avoir douze ans. Ce film avait pour titre : « Partir ». Dans ce film, il y avait un baryton de l'Opéra-Comique : Charles Panzera. Il chantait « l'Invitation au voyage », de Baudelaire, mis en musique par Duparc. J'avais trouvé cela merveilleux. Je me suis dit : « Si je mettais Baudelaire en musique. » Et puis, j'ai pensé à Duparc. Un jour, au début de 1957 — je ne savais pas que c'était l'année du centenaire —, j'avais « les Fleurs du mal » sur mon piano, ici à Paris. J'ai ouvert la page de « l'Invitation au voyage ». J'ai chanté un peu comme ça. Un moment donné, j'ai lu : « Des meubles luisants polis par les*

L'Humanité
du 1er
octobre 74
(4)

ans décoraient notre chambre.» Je me suis rendu compte que Duparc avait coupé cela. J'ai dit en riant : «Je sauve les meubles.» Et voilà, j'ai mis en musique tout le reste.

« Il y a eu ma rencontre avec Aragon. J'ai mis dix poèmes d'Aragon en musique. Je me rappelle très bien comment cela s'est passé. J'avais acheté «le Roman inachevé» à Saint-Germain-des-Prés. J'avais vu Aragon une ou deux fois, je ne le connaissais pratiquement pas. Je l'avais rencontré avec Jean Wiener lors d'une assemblée des «Lettres françaises». Rentré chez moi, j'ai mis immédiatement les poésies d'Aragon en musique (1). Par l'intermédiaire de Catherine Sauvage, qui le voyait souvent, je lui ai demandé un rendez-vous. Il est venu à la maison avec Elsa. Je lui ai

chanté les chansons. Il a été d'accord tout de suite. »

Il est intéressant de relire maintenant l'appréciation que portait Aragon sur le travail de Léo Ferré :

« A qui viendrait l'idée de dire de Léo Ferré que c'est un chansonnier ? C'est un poète, un poète qui écrit directement ses poèmes suivant les lois d'un genre poétique, la chanson. Là est la raison de ce don singulier qu'il a de réécrire à la chanson les poèmes des autres, de pratiquer un art très singulier, qu'il faut bien appeler «la mise en chansons». Il ne l'a point inventé, mais il l'a poussé à un degré de perfection dont témoigne la vie rendue à un poème de Rutebeuf, mise en chanson exemplaire qui est comme une magistrale restauration de tableau et promet, si cet exemple est suivi, la restitution à l'humanité de demain de milliers de trésors enfouis sous les bitumes de l'ancien langage.

« Il arrive de dire à Léo Ferré que nous avons fait une chanson ensemble, ce dont je serais bien incapable. A chaque fois que j'ai été mis en musique, je m'en suis émerveillé. Cela m'a appris beaucoup de choses (...). Léo Ferré rend à la poésie un service dont on calcule mal encore la portée, en mettant à la disposition du nouveau lecteur, un lecteur d'oreille, la poésie doublée

de la magie musicale. Il lui en donne sa LECTURE à lui, Ferré, et c'est là l'important, le nouveau, le précieux. Le poète, le poème, ce ne sont que des points de départ au-delà desquels il y a le rêve (...). Léo Ferré donne à rêver comme Eluard disait des peintres qu'ils donnent à voir. »

Léo Ferré a pris la bonne habitude de descendre dans la salle pour s'adresser directement, personnellement, à tel ou tel spectateur, détaillant un texte de lui ou un poème de Rutebeuf, par exemple. Il y a de l'émotion dans l'air. « Ils sont surpris, presque inquiets de ce qu'il leur arrive. Il y a longtemps que je chante devant de grands auditoires, mais j'ai connu des moments difficiles. J'ai chômé. J'ai toujours mangé un bout de pain. Moi, j'ai une passion, la cigarette Celtique. Je me demandais le soir si j'allais pouvoir en acheter un paquet le lendemain. Un jour, j'ai pu en acheter une cartouche. J'étais riche. La richesse, ce n'est pas de posséder un compte en banque fantastique, c'est d'avoir ce qu'on veut, quand on veut.

« Cela dit, l'époque du cabaret fut pour moi une bonne école. J'y ai appris mon métier. Il y a peu de public en général, des gens qui boivent et mangent. Le dernier cabaret que j'ai fait — il est situé rue des Saints-Pères — me rappelle un souvenir. Il date d'octobre 1968. J'étais sur une petite scène. Je voyais une femme à un mètre de moi. Pendant que je chantais, elle mangeait une daube. Je ne voyais plus que cela. Je me suis arrêté et je lui ai dit : « Alors, c'est bon ? » Elle m'a regardé. « Oui, pas mal », m'a-t-elle répondu. Là, croyez-moi, on en prend un coup.

« D'une manière générale, je ne pense jamais à ce que j'ai fait. Je pense à ce que je pourrais faire demain. Exemple, mon prochain récital sera complètement différent de celui-ci. Je vais réaliser un disque où il n'y aura que des textes de Jean-Roger Caussimon. D'autre part, j'ai très envie de chanter les poètes, rien que les poètes. Je voudrais pouvoir le faire à la Sainte-Chapelle. C'est une idée, non ? Il m'arrive de réfléchir à ce que m'a dit un monsieur qui avait son intelligence à lui, après m'avoir écouté chaque fois que je passais à « Bobino ». « Vous serez un grand chanteur populaire. » C'était Maurice Chevalier. Un chanteur populaire, qu'est-ce que c'est ? C'est quelqu'un qui a des oreilles pour lui, des oreilles qui le comprennent. C'est vrai que je malmène un peu les gens, je ne m'en rends pas très bien compte. Ils me disent que j'ai raison. Cela les libère, quoi ! La vie devrait être plus facile qu'elle ne l'est, quel que soit le travail des gens. C'est à cela que je pense. »

(1) Il s'agit de « l'Affiche rouge », « Tu n'en reviendras pas », « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? », « Il n'aurait fallu », « les Fourreurs », « Blues », « Elsa », « l'Etrangère », « Je chante pour passer le temps », « Je t'aime tant ».

L'Humanité

du 1er octobre 74

(5)